

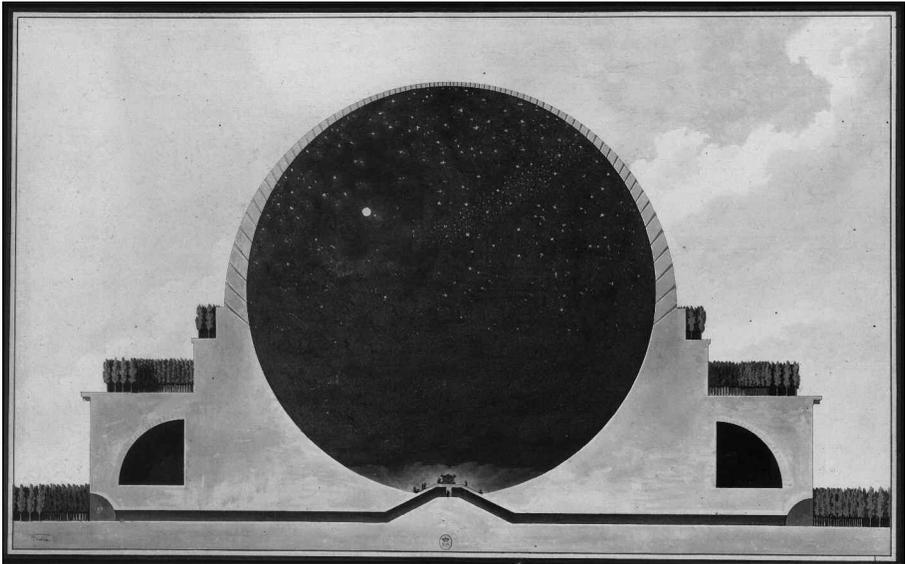
La reconquête de l'espace.
Mercier, Newton et « la farce des fabricateurs d'univers »

Stéphane Zékian

Dramaturge, théoricien du théâtre, romancier, lexicographe, journaliste, chroniqueur, poète, Louis-Sébastien Mercier a rapidement acquis la réputation d'un touche-à-tout curieux, inconstant, volontiers provocateur. Au tournant du siècle, il y a déjà longtemps que la diversité mais surtout le volume de sa production font de cet épouvantail du monde des lettres la providence des libraires. Pour être proverbiale, sa graphomanie n'est toutefois pas sans limites. Faute des compétences requises, Mercier s'est de fait longtemps tenu à l'écart des débats scientifiques de son temps. Or il n'en va plus de même à partir du Directoire. À l'approche de la soixantaine, l'auteur du *Tableau de Paris* se pique d'astronomie au point de noircir des centaines de pages aussi virulentes que déroutantes. Mercier n'intervient en effet que pour incarner l'envers de la science de son temps : cet ultime combat, il le livre au nom de ce qu'il nomme « [s]on grand système d'astronomie, où [il] détrône le *dictateur* Newton, et destitue les *satellites* de Galilée¹ ». Ce prétendu système n'a rien d'une lubie ponctuelle, Mercier défrayant la chronique pendant plusieurs années, depuis les articles disséminés dans la presse directoriale et consulaire jusqu'à l'improbable traité *De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton* (1806), en passant par les *Satires contre les astronomes* (1803).

¹ *Mémoires* de Fleury cités dans Jean-Claude Bonnet (sous la dir. de), *Louis-Sébastien Mercier. Un hérétique en littérature*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 459.

Pendant toute cette période, Mercier a largement le temps de faire amende honorable. Certains journaux, d'ailleurs, lui suggèrent charitablement de déposer les armes. C'est mal le connaître. Plus les vents lui sont contraires, plus Mercier s'acharne dans la même direction². Lui vivant, on ne louera pas Newton impunément. Son goût du paradoxe le pousse donc à se faire l'avocat du diable, en défendant une vision du monde dépassée, voire obscurantiste, puisqu'elle fait ostensiblement bon marché des acquis de la science astronomique. Pour prendre la mesure de cette bizarrerie, il faut rappeler, avec Judith Schlanger, qu'à la fin du XVIII^e siècle « le "système de Newton" règne dans le ciel intellectuel en maître incontesté », que sa



Étienne-Louis BOULLÉE, « Coupe du Cénotaphe de NEWTON », [1784].

gloire « illumine l'horizon épistémologique³ » de cette époque. Cette souveraineté se vérifie bien sûr dans le monde académique, mais aussi à l'extérieur des institutions savantes. Là, « l'idée d'attraction prête beaucoup à rêver », l'important n'étant pas « ce que Newton a effectivement dit mais ce qu'il

² Sur l'ensemble de cette séquence, voir Joël Castonguay-Bélanger, « Comme un dindon à la broche. La campagne de Louis-Sébastien Mercier contre Newton », dans Kate Atsbury et Catriona Seth (sous la dir. de), *Le Tournant des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 45-61.

³ Judith Schlanger, *Les Métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971, p. 99.

permet de dire. Ce qui est en cause n'est pas la pensée de Newton mais le pensable à l'aide de Newton⁴ ». La singularité de Mercier apparaît dès lors plus nettement : à rebours de ses contemporains, il affirme que Newton empêche de penser.

Ce faisant, l'apprenti savant s'expose aux sarcasmes du public. On ironise à l'envi sur celui qui « a, *comme chacun sait*, démontré à l'univers et à la postérité, *le vide* du cerveau de Newton & *l'inanité* de sa théorie⁵ ». Mercier ayant soutenu que la terre ne saurait être sphérique mais plate, un journaliste conclut que, décidément, « tout est plat⁶ » dans ses écrits. On l'aura compris, ces textes tardifs ont largement contribué au discrédit dont il fait l'objet à la fin de sa vie. Palpable jusque chez ses amis, l'embarras se retrouve, plus tard, chez ceux qui s'efforceront d'exhumer son œuvre. Sous le Second Empire, Charles Monselet verra dans ces « hérésies » scientifiques la preuve « que, tout en exaltant son cerveau, la Révolution en avait dérangé quelques fibres⁷ ».

Comment rendre compte d'un corpus à ce point irrécupérable ? Commençons par écarter l'argument médiatique. La polémique, il est vrai, voit le jour dans la presse. C'est là qu'elle est déclenchée, c'est là qu'elle s'amplifie. Mercier, de toute évidence, fait sensation, il fait parler et réagir. Il fait surtout vendre du papier et sans doute y a-t-il, dans toute cette affaire, un déterminant d'ordre commercial. À cette date, Mercier n'a cependant pas besoin d'un succès de scandale. Il représente typiquement ce que Gregory Brown appellerait un « outsider consacré⁸ ». Membre à part entière de la deuxième Classe de l'Institut, c'est avec ce titre qu'il se lance dans ce combat inégal et improbable. Au nez et à la barbe, donc, de ses chers confrères de la Classe des sciences physiques et mathématiques qui ont pour nom Laplace ou Méchain. La bizarrerie est d'autant plus flagrante que Mercier a d'abord été un admirateur de Newton⁹. Sa réaction ne procède donc pas d'une opposition monolithique, atemporelle, aux conquêtes de l'astronomie moderne. Elle semble, au contraire, l'aboutissement d'un

⁴ *Ibid.*, p. 100.

⁵ *Journal de Paris*, n° 228, 18 floréal an VIII (8 mai 1800), p. 1021.

⁶ *Ibid.*, n° 241, 1^{er} prairial an VIII (21 mai 1800), p. 1101.

⁷ Charles Monselet, *Les Originaux du siècle dernier. Les oubliés et les dédaignés*, Paris, Michel Lévy frères, 1864, p. 58.

⁸ Voir Gregory Brown, *A Field of Honor. Writers, Court Culture, and Public Theater in French Literary Life from Racine to the Revolution*, New York, Columbia U.P., 2002.

⁹ Voir son éloge encore récent des « calculs profonds du système de l'attraction », *Gazette nationale, ou le Moniteur universel*, n° 235, 25 floréal an IV (14 mai 1796), p. 936.

cheminement. Voici donc le cas peu banal d'un newtonien converti à l'erreur. À la limite, on pourrait concevoir pareille évolution si Mercier, l'âge aidant, était devenu rétrograde sur tous les plans. Or sa trajectoire ne dit rien de tel. Politiquement, il restera jusqu'à la fin fidèle à ses convictions républicaines. Littérairement, son irrévérence envers les autorités classiques, loin de faiblir, culminera sous l'Empire. Tout se passe donc comme si l'astronomie suscitait tardivement un microclimat obscurantiste, au sein d'une œuvre qui reste globalement éclairée par l'esprit des Lumières tardives.

Il ne s'agira pas ici de sauver un corpus irrécupérable au plan scientifique, mais de donner sa chance, autant que possible, à cet anachronisme en essayant de chercher, par-delà son caractère farfelu et son registre souvent outrancier, la signification possible d'un apparent non-sens.

CRITIQUE DE LA RAISON ACADÉMIQUE

L'isolement de Mercier au sein de l'Institut est chose bien connue. On ne reviendra pas ici sur ses attaques répétées contre le sensualisme et les Idéologues, dont la doctrine lui paraît ruineuse en ce qu'elle tend à subordonner le moral de l'homme à sa physiologie¹⁰. Au premier regard, la question astronomique ne semble pas concernée par cette bataille doctrinale. L'impression est cependant trompeuse. En réalité, les deux combats se révèlent complémentaires et « le mensonge superbe qui plane à travers les astres [*i. e.* l'héliocentrisme], n'en est pas moins dangereux que celui qui trouble la société, parce qu'il accoutume l'homme à faire ici-bas le capable, et qu'il le porte ensuite à imposturer de plus en plus en termes abstraits ou en signes inintelligibles¹¹ ». C'est dire que l'astronomie n'est pas étrangère aux controverses qui animent l'espace public postrévolutionnaire. Selon Mercier, l'urgence est d'autant plus grande que l'imposture (entendre: la mathématisation du sensible) a gagné les écoles et que c'est donc la formation intellectuelle et morale des jeunes citoyens qui s'en trouve menacée¹².

Pour mieux dénoncer le « mensonge superbe qui plane à travers les astres », Mercier met au point une critique sociale de la science, centrée sur la dénonciation du corporatisme académique. De ce point de vue, il s'inscrit dans un

¹⁰ Voir Sophie-Anne Leterrier, « Mercier à l'Institut. 1795-1814 », dans *Un hérétique en littérature, op. cit.*, p. 295-326.

¹¹ *Clef du cabinet des souverains*, n° 1190, 6 floréal an VIII (26 avril 1800), p. 9931.

¹² Louis-Sébastien Mercier, *Néologie* (1801), éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Belin, 2009, p. 318.

courant de contestation qui remonte au dernier tiers du XVIII^e siècle. Il faudrait mentionner Bernardin de Saint-Pierre, mais aussi Marat ou Brissot¹³. Au sein de l'Institut, Mercier joue donc le rôle d'un Cheval de Troie, dont la fonction idéale serait de promouvoir, à la faveur d'une nouvelle conception du crédit scientifique, un autre rapport entre les savants et le peuple. Ce qui lui semble néfaste, c'est avant tout la concentration de la légitimité entre les mains de quelques-uns, c'est l'oligarchie savante qui se met en place sur fond de professionnalisation des filières scientifiques.

De cette distribution trop exclusive de la légitimité savante découle la « morgue académique » : « Quels sont donc ces savants qui ont attaché aux mathématiques l'exclusif privilège d'une certitude démonstrative ? Des académiciens... c'est tout dire¹⁴. » De renoncements en lâchetés, c'est l'esprit grégaire des savants appointés qui explique la propagation de théories bien incertaines. D'où la relecture du XVIII^e siècle qui s'éclaire ici d'un jour peu glorieux : « Le public ignorant est toujours prêt à rendre hommage à ce qu'il ne comprend pas et à ce qui lui semble difficile. Voltaire a chanté Newton, donc Newton est un *demi-Dieu*. Il est vrai qu'il l'a persiflé ensuite, n'ayant plus besoin de certains académiciens¹⁵. » Mercier n'hésite pas même à parler d'intimidation académique : le prestige des savants officiels est tel qu'il serait risqué de s'élever à voix haute contre les systèmes validés dans l'enceinte de l'Institut. D'ailleurs, « plusieurs sont tout aussi contraires que moi au système newtonien ; mais on a peur des savants de nos jours¹⁶ ».

Le plus grave est que la monopolisation du savoir légitime favorise l'émergence d'une nouvelle sorte de superstition. Les Académies modernes seraient repliées sur elles-mêmes, intolérantes envers la voix dissidente des non-croyants. Dans sa correspondance, Mercier va jusqu'à comparer l'adhésion au système de l'attraction universelle à « une foi [...] tout aussi robuste que celle d'un sacristain pour la *présence réelle*¹⁷ ». L'argument se veut paradoxal : les savants, longtemps garants de l'esprit d'examen au détriment des gardiens

¹³ Voir Roger Hahn, *L'Anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des sciences de Paris, 1666-1803*, Bruxelles et Paris, Éd. des archives contemporaines, 1993, p. 211 et suiv. ; et Bernadette Bensaude-Vincent, *La Science contre l'opinion. Histoire d'un divorce* (1999), Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 2003, p. 77 et suiv.

¹⁴ *Journal de Paris*, n° 336, 6 fructidor an VIII (24 août 1800), p. 1669.

¹⁵ Bibliothèque de l' Arsenal (Paris), Papiers Mercier, ms. 15087 (c), f° 54. Passage partiellement repris dans Mercier, *De l'impossibilité du système astronomique de Copernic et de Newton*, Paris, Dentu, 1806, p. 292. Sur les palinodies de Voltaire, voir *ibid.*, p. ix.

¹⁶ *Journal de Paris*, n° 238, 28 floréal an VIII (18 mai 1800), p. 1082.

¹⁷ Papiers Mercier, ms. 15078 (2 b), f° 31.

du temple, sont accusés de reproduire à présent les réflexes autoritaristes dont furent victimes leurs prédécesseurs. D'où les nombreuses métaphores cléricales qui servent à imager le pouvoir de sidération exercé par les « attractionnaires ». Parce qu'ils abusent, selon lui, d'une position avantageuse pour imposer une *doxa* qu'il faut croire sur parole, Mercier n'a de cesse de

faire voir le ridicule de ce nouveau *sacerdoce* qui nous donne si *dogmatiquement* des *pontifes* fabricateurs d'univers, régulateurs du mécanisme céleste, ordonnateurs des astres ; il faut les croire ! Nous sommes à la chasse de ces *magies*, de ces mathématiciens si téméraires dans leurs assertions, si confiants dans leurs chiffres, regardant sans cesse leurs papiers, et ne sachant plus voir ni la nature qui les presse, ni la route du firmament qui les instruirait¹⁸.

Sacerdoce, mage, pontifes : à l'orée du XIX^e siècle, ce n'est pas un quelconque sacre de l'écrivain que décrit ce répertoire métaphorique bien connu, mais bien une sacralisation de la science instituée. Pour déjouer le piège de ces dérives superstitieuses, un seul moyen : populariser la science.

PLAIDOYER POUR UNE SCIENCE POPULAIRE

Le plaidoyer en faveur d'une science populaire va d'abord passer par une critique acerbe de la langue spécialisée des savants. Selon Mercier, les astronomes se barricadent derrière des formules inaccessibles au plus grand nombre. Or les signes algébriques ne sont pas les choses. Ils sont et demeurent une médiation, mais une médiation devenue opaque. L'instrument de la connaissance est venu s'interposer entre la multitude des observateurs potentiels et le spectacle de la nature. Si l'on reprend la métaphore classique du dévoilement de la nature, Mercier considère que l'outillage de la science moderne contribue paradoxalement à épaissir ce voile¹⁹. Si l'obscurité, érigée en gage de scientificité, donne « un air de science et de capacité au-dessus du commun²⁰ », elle n'est que la signature d'un jargon de l'authenticité qui, sous couvert de faire progresser la science, ne conduit qu'à sa confiscation. Il importe, en conséquence, de faire admettre la légitimité d'une autre approche possible de la nature. Contre le privilège trop exclusif de la connaissance par le calcul, Mercier réhabilite la force de déchif-

¹⁸ *Clef du cabinet des souverains*, n° 1190, 6 floréal an VIII (26 avril 1800), p. 9931.

¹⁹ *Journal de Paris*, n° 90, 30 frimaire an VI (20 décembre 1797), p. 366.

²⁰ *Clef du cabinet des souverains*, n° 828, 8 floréal an VII (27 avril 1799), p. 7026.

frement propre aux images, lesquelles ne se limitent pas à une dimension purement ornementale :

Il faut aujourd'hui restituer aux principes physiques et naturels leur force et leur clarté : c'est le devoir des littérateurs revenus à la lumière et à la vérité. Eux seuls savent faire voyager les idées et les faire descendre dans toutes les têtes, parce qu'eux seuls savent revêtir d'images nettes, vives et brillantes les hautes pensées, et les lier surtout à cette fibre cachée, à cette fibre sentimentale qui est en nous, et qui par notre rectitude morale agrandit l'esprit humain²¹ [...].

C'est ici qu'il faut clarifier la position de Mercier dans le débat du temps sur la prééminence des lettres ou des sciences. Il convient, sur ce point, de rester prudent et, disons-le, prudent *malgré* Mercier, car ses formules à l'emporte-pièce inciteraient plus d'une fois à le classer parmi les ennemis primaires de la science en train de se faire. Malgré les apparences, la chose est pourtant moins simple. Mercier est un hérétique, c'est une chose entendue. Mais il l'est autant comme littérateur que comme apprenti savant. Dans un champ comme dans l'autre, il déclare la guerre à toute forme d'autorité qui lui paraît dangereusement sacralisée. En littérature, son iconoclasme se vérifie, par exemple, dans les *Satires contre Boileau et Racine* publiées, non sans audace, en pleine crispation classique de l'Empire. Lui-même souligne cette constance qui transcende la frontière entre lettres et sciences. À l'en croire, c'est en donnant son très hétérodoxe cours de littérature qu'il conçut l'idée de « [s']élever un peu plus haut, et [de] sortir d'un sentier trop battu²² ». Des provocations littéraires aux fanfaronnades scientifiques, il y aurait donc une certaine continuité. Plutôt qu'entre lettres et sciences, la frontière passe davantage entre dévots et esprits critiques, voire sceptiques. Et il est vrai que Newton n'est finalement pas plus mal traité que Boileau. Qui a lu ses textes de critique littéraire sait bien que Mercier ne se fait pas moins d'ennemis à l'Académie française qu'à l'Académie des sciences. C'est d'ailleurs ce qui le rend irréductible à certains de ses contemporains qui, eux aussi, luttent contre l'impérialisme des « calculateurs », mais qui, contrairement à lui, érigent la littérature (c'est-à-dire, chez eux, la littérature d'un « siècle de Louis XIV » très étroitement défini) en rempart contre le matérialisme supposé des savants.

Cette précaution étant prise, il faut néanmoins reconnaître que le rapport de forces institutionnel entre poètes et savants n'est pas étranger au

²¹ *Journal de Paris*, n° 336, 6 fructidor an VIII (24 août 1800), p. 1669.

²² *Le Bien informé*, 5 germinal an VIII (26 mars 1800), p. 3.

combat de Mercier. Si les lignes de fracture sont multiples et ne recourent pas l'antagonisme lettres/sciences, force est de constater que Mercier joue aussi sa partition dans le combat de certains poètes de son temps contre les sciences qui ont alors le vent en poupe. À propos de tous « ces fabricateurs d'univers », il écrit ainsi, avec sa modération coutumière, qu'il veut les voir « dégorge[er] leur suprématie académique²³ ». Afin de mieux rabaisser les prétentions des astronomes, Mercier rappelle que leur position avantageuse au sein des instances officielles obéit, pour une grande part, à des ressorts mondains : ce sont leurs succès de salon qui ont favorisé l'essor social des savants au cours du XVIII^e siècle. Cet effet de mode gagna aux astronomes, idoles des petits soupers, les faveurs d'un public prompt à se laisser éblouir. L'astronomie devint alors un spectacle pour la bonne société :

l'attraction ne déplut point aux femmes, elles s'accommodèrent assez de la chimère attirante; nos astronomes, comme vous le pensez bien, ne dissuadèrent personne à cet égard, et le jour d'une éclipse devint presque semblable à la représentation d'un nouvel opéra. On connaît la réponse de ce fat qui, arrivant trop tard à l'Observatoire, tira sa montre et dit : *Rien de plus honnête que M. de Cassini; il voudra bien recommencer pour nous. C'était bien le reflet des connaissances astronomiques du monde des salons*²⁴.

Si le salon n'est pas un lieu d'expérimentation, il reste une chambre d'écho et joue bien souvent le rôle d'une rampe de lancement social. Le snobisme, la cuistrerie d'une bonne société soucieuse de se distinguer ont aplani la carrière des savants et accéléré leur ascension. D'où une tendance à l'hégémonisme qui ne fera désormais que s'accroître et dont d'Alembert, géomètre propulsé secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1772, constitue un emblème éloquent :

dès lors, les mathématiciens se placèrent sans façon à l'instar du soleil, au centre ou au premier rang des penseurs, eux qui dessèchent tout ce qu'ils touchent; ils se logèrent partout, même à l'académie française, et par représailles, les poètes crurent devoir se frotter d'un peu d'algèbre. L'autorité des géomètres prit une puissance presque tyrannique [...] ; d'Alembert, tiède écrivain, fut le Saint-Pierre de son Petit Paradis; il présida la poésie du Louvre et fit couronner ou découronner odes et pièces de

²³ *Ibid.*, 13 germinal an VIII (3 avril 1800), p. 3. Sur la dimension institutionnelle de ce conflit, voir Stéphane Zékian, « "Un petit peuple isolé, sans alliés et sans amis". Les écrivains et l'Institut au XIX^e siècle », dans Anne Baillot et Ayse Yuva (sous la dir. de), *France-Allemagne. Figures de l'intellectuel entre révolution et réaction. 1780-1848*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2014, p. 83-98.

²⁴ Mercier, *De l'impossibilité*, op. cit., p. VII.

vers; puis donc que les géomètres se sont permis des incursions sur nos domaines, nous pouvons bien, nous politiques et littérateurs, aller chasser sur leurs terres; je ne me sens pas capable d'écrire comme Buffon, mais bien d'inventionner comme lui et quelques autres²⁵.

Au passage, l'insistance sur les ressorts (en partie) mondains du prestige savant contribue à démythifier la temporalité même de l'histoire des sciences. Mettre l'accent sur les engouements de salon, n'est-ce pas suggérer que l'évolution des sciences est, autant qu'une autre, tributaire de certaines contingences? Et que la recherche astronomique, sous les apparences d'une recherche pure, menée au contact de vérités intemporelles, n'est qu'une activité sociale parmi d'autres? Ainsi Mercier bat-il en brèche la thèse d'un progrès qui serait, par définition, attaché à la temporalité scientifique. Il réinjecte de l'incertitude, de la perte, de l'impureté dans une histoire des sciences en aucun cas synonyme d'une marche triomphante vers le vrai.

« L'OBSERVATOIRE, CETTE BASTILLE DE SAVANTS »

Ce combat fait-il de Mercier un anti-intellectualiste? Il est vrai qu'il oppose aux calculs des savants les lois, pourtant bien incertaines, du simple bon sens, et qu'il réactive un *topos* antique, celui de la servante de Thrace riant du savant tombé dans un puits pour avoir trop regardé les étoiles et pas assez le chemin devant lui. « Combien de fois l'orgueil et le ton des savants n'ont-ils pas rencontré le rire ingénu de l'ignorance qui ne pouvait se rendre compte à elle-même de ce rire involontaire et profond²⁶ [?] » Comme il le répète d'un texte à l'autre, ce présumé bon sens trouve un appui infailible dans l'organe démocratique par excellence qu'est l'œil. Pour résister à la mathématisation du sensible, Mercier valorise en effet l'observation directe. S'il y revient si souvent, c'est que les développements sur les vertus de l'œil revêtent une dimension ouvertement politique: « Que l'on s'appelle Ptolémée, Augustin, Copernic, Newton, Mercier, ou Rétif-la-Bretonne, le Créateur n'a pas jeté nos têtes dans des moules différents; nous avons tous le droit, en levant les yeux au firmament, de dire ce

²⁵ *Le Bien informé*, 13 germinal an VIII (3 avril 1800), p. 4. Voir aussi *De l'impossibilité*, *op. cit.*, p. VII-VIII.

²⁶ Mercier, *De l'impossibilité*, *op. cit.*, p. XXIX. Sur ce motif, voir Hans Blumenberg, *Le Rire de la servante de Thrace. Une histoire des origines de la théorie* (1987), trad. Laurent Cassagnau, Paris, L'Arche, 2000.

qui a frappé notre entendement²⁷. » Autant dire que la science populaire sera une science du regard, non une science spéculative. C'est à elle qu'il appartient d'assurer cette reconquête de l'espace à laquelle aspire Mercier. *Nous avons tous le droit*: une telle formule a certes de quoi faire sursauter. On peut y voir, outre la marque d'un égalitarisme incontrôlé, la négation hargneuse de la supériorité des génies. Une autre lecture est cependant possible. En apparence incongrue, pour ne pas dire dangereuse, cette façon de politiser l'exercice de la science est à rapprocher des diatribes contre la science de salon. Antoine Lilti a bien souligné l'importance de « l'autorité sociale des témoignages » dans le processus de consécration mondaine des théories scientifiques: au XVIII^e siècle, « la culture scientifique est [...] profondément dépendante des normes de la civilité, à la fois en ce qu'elle en dépend pour l'authentification de la preuve, et parce que l'espace du savoir est imbriqué dans les espaces curiaux et mondains²⁸ ». Dans le régime mondain, la validation des théories est liée à la qualité sociale des témoins. Cette solidarité structurelle inspire à Mercier un parallèle entre une pratique de la science rendue inaccessible à la foule et un état de société lui-même élitiste et excluant. Dans les deux cas, la science séparée et la haute société déconnectée du peuple forment un monde quasiment autonome, solipsiste et qui finit par ne plus administrer que lui-même.

À cet ancien régime de la science Mercier en substitue un plus ouvert, davantage en prise avec les besoins, réels ou supposés, de la communauté. Ainsi s'expliquent les résonances insurrectionnelles de son appel à « attaquer les hautes tours de l'Observatoire, cette Bastille de savants²⁹ ». La prise de cette nouvelle Bastille doit favoriser l'avènement d'une science authentiquement républicaine: la Révolution politique et sociale a eu lieu, elle doit maintenant déboucher sur une nouvelle économie de la grandeur en matière scientifique. Dans cette perspective, c'est le critère de l'utilité qui l'emporte sur tous les autres. Aux raffinements abstraits d'une astronomie coupée de la communauté (et dont il ne semble pas (vouloir) voir les applications concrètes), Mercier préfère les mérites supérieurs d'une science morale à la fois ouverte à chacun et utile à tous. Radicalement divergente

²⁷ *Journal de Paris*, n° 238, 28 floréal an VIII (18 mai 1800), p. 1082, je souligne. C'est plus que jamais le cas sous l'Empire: « Il ne faut que des yeux et du bon sens pour écarter la science artificielle, et pour résister aux intrépides mensonges des pontifes astronomes. » (*De l'impossibilité*, op. cit., p. 285, les italiques sont de Mercier)

²⁸ Antoine Lilti, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris Fayard, 2005, p. 261.

²⁹ Mercier, *De l'impossibilité*, op. cit., p. 293. Voir aussi Papiers Mercier, ms. 15087 (c), f°53 v°.

de celle des Idéologues, cette science morale ouvre des horizons face auxquels les sciences du calcul restent impuissantes et muettes :

Un géomètre, après avoir lu *Zaïre*. – *Eh bien, dit-il, qu'est-ce que cela prouve?* – Qu'il y a dans le cœur humain un tout autre univers à sonder plus profond que le vôtre, et qu'il y a aussi une géométrie plus vaste que celle de l'*infini*; elle se trouve entre ces deux hémistiches de la tragédie muette pour vous: *Que sous un autre loi... Zaïre vous pleurez!* La sphère des moralités sentimentales est éclairée par un *soleil* dont les phases sont inconnues à nos calculateurs³⁰.

Moyennant une réhabilitation des projections subjectives contre l'impersonnalité des formules savantes, la science morale peut prendre la relève d'une astronomie prétentieusement coupée du monde intérieur et qui se complait dans le culte d'une objectivité bien illusoire. La reconquête de l'espace passera donc par son intériorisation, soit par la valorisation du microcosme des Anciens, « la sphère des moralités sentimentales » offrant un terrain sans chasse gardée ni monopole et dont l'exploration contribuera, elle, au bonheur commun.

LA COMÉDIE DE LA SCIENCE

Imagé par l'emblème, déjà mythique, d'une nouvelle prise de la Bastille, le souci d'une réappropriation de la science par le peuple pourrait faire penser au *Traité d'Astronomie sans-culottisée* projeté par le citoyen Descremps en 1794³¹. Le combat de Mercier se distingue pourtant du rêve révolutionnaire par le maniement continu d'une ironie où réside peut-être le fin mot d'une campagne perdue d'avance.

Cette ironie revêt des formes diverses. Elle se manifeste d'abord par une profonde méfiance envers les modes d'expression de l'astronomie moderne. Il est remarquable que cette méfiance conduise Mercier, non à durcir l'opposition des lettres et des sciences, mais à rapprocher stratégiquement leurs démarches respectives, pour mieux les classer ensemble sous la catégorie de fiction. L'écrivain essentialise d'autant moins la différence des lettres et des sciences que les termes de la démystification sont, sous sa plume, directement empruntés au répertoire lexical des belles-lettres. À ses yeux, les maîtres de

³⁰ *Ibid.*, p. xv. Pour la citation de *Zaïre* (IV, 2), voir Voltaire, *Œuvres complètes. VIII. 1731-1732*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988, p. 492.

³¹ Voir Bensaude-Vincent, *Science contre l'opinion, op. cit.*, p. 79, et Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004, p. 30-32.

vérité autoproclamés, auteurs « de beaux, d'ingénieux romans en chiffres³² », ne sont pas moins littérateurs que les hommes de lettres qu'ils affectent de mépriser. Si le langage des savants n'est pas (ou pas seulement) celui de l'alphabet, il n'en est pas moins une construction parallèle, un artefact ajouté au monde et non le miroir fidèle de la nature : les astronomes bâtissent « des édifices composés, étayés de *signes*³³ ». En insistant sur « l'artifice des formules algébriques³⁴ », Mercier pose les bases d'une critique formelle de l'aura scientifique. Face aux « romans en chiffres », il n'use pas par hasard d'un lexique issu de la critique littéraire : l'anneau de Saturne a inspiré aux savants calculateurs « plus d'un roman comique³⁵ » ; Newton est l'auteur surestimé du « poème de l'attraction³⁶ », sa mécanique céleste est mise sur le même plan que « les contes de ma mère l'Oie³⁷ » ; en un mot, « les faiseurs de romans mathématiques³⁸ » sont des auteurs de fictions qui ne s'assument pas.

Ces multiples rapprochements trahissent un scepticisme enraciné dans la conscience du caractère éphémère des théories même les plus sophistiquées. La fragilité de tout système, l'incertitude de leurs hypothèses devraient amener les savants à plus d'humilité. Dans le sillage d'une tradition sceptique déjà ancienne, Mercier invite ses confrères à renoncer à l'idéologie du bel aujourd'hui scientifique :

Il est bon de secouer le grand arbre des idées, pour bien savoir celles qui tiennent ou qui pourront tenir. Les astronomes jusqu'ici se sont crus inattaquables dans leur sanctuaire ; [...]. Il y a cent ans que l'on était cartésien ; on est aujourd'hui newtonien ; l'on sera dans cent ans. Je laisse ici du blanc, pour qu'on y grave un jour ce nom inconnu³⁹.

Quand il lance de pareils avertissements, Mercier est moins isolé qu'on ne pourrait le croire. Son époque résonne souvent de tels appels à la prudence. Au même moment, c'est par exemple le cas chez Pierre Gallet⁴⁰.

³² *Journal de Paris*, n° 186, 6 germinal an VIII (27 mars 1800), p. 819-820.

³³ Mercier, *De l'impossibilité*, *op. cit.*, p. 275. C'est Mercier qui souligne.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 59.

³⁶ *Ibid.*, p. 16.

³⁷ *Ibid.*, p. 292.

³⁸ *Ibid.*, p. 310. Voir également cette définition : « Vos points mathématiques, vos lignes et surfaces, vos globes et leurs axes, sont des fictions qui ne peuvent jamais avoir aucune exactitude. » (*ibid.*, p. 250)

³⁹ *Journal de Paris*, n° 186, 6 germinal an VIII (27 mars 1800), p. 819-820.

⁴⁰ Pierre Gallet, *Voyage d'un habitant de la Lune, à Paris, à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Levrault, 1803, p. 208-209 : « N'avons-nous pas droit de douter, même, de l'authenticité du système de Newton, malgré sa vraisemblance probable, eu égard aux autres systèmes ? Physiciens,

La singularité de Mercier tient en revanche au pas supplémentaire qu'il n'hésite pas à franchir. Car la prudence du sceptique le cède bien vite à l'obstination d'un esprit systématiquement négateur. Lui-même le déclare sans ambages : « j'ai passé le doute, je nie⁴¹. » De la suspension du jugement à la négation péremptoire, le changement se révèle en fait doublement dérisoire : en premier lieu, parce que Mercier, avatar tardif de ce que Philippe Hamou nomme « les oppositions purement verbales et les incompréhensions⁴² » suscitées par Newton, n'a aucun système propre à proposer ; ensuite, parce que le sens de sa démarche tient sans doute moins au contenu effectif d'un discours qu'à l'excessive dramatisation d'une posture. Si l'enjeu est on ne peut plus sérieux (garantir la possibilité d'une science pour tous), les moyens mis en œuvre puisent dans les ressources d'une mise en scène aux accents ludiques. Au demeurant très faible, cantonné au ressassement des mêmes motifs, l'argumentaire déployé contre l'héliocentrisme et la théorie de l'attraction importe finalement moins que les effets de mise en scène ménagés à la faveur d'une très ironique dramaturgie de la parole autoritaire. Car le rire est ici omniprésent. Il se tourne d'abord, bien sûr, contre les « attractionnaires », défenseurs d'un système bien fait pour « réjouir un partisan de Rabelais ou un successeur du bon Molière⁴³ ». À l'occasion, Mercier emprunte même au registre burlesque :

J'ai des alliés, j'ai mon plan de campagne, j'ai mon corps de réserve et quelques malices tacticiennes. Tels me fourniront les bombes et les boulets, mon esprit aura la *poudre* et je pourrai encore égayer le combat : car tous ces astronomes en tombant de la région des étoiles, en seront quittes pour quelques éclats de rire⁴⁴.

La pirouette finale n'est pas une façon de s'en tirer à bon compte. Au contraire, la question du comique, et son envers sérieux, s'inscrivent au cœur du dispositif. Ce « plan de campagne », on l'aura d'ailleurs noté, réserve le même traitement aux belligérants : tous sont projetés sur les planches d'une seule et même comédie de la science.

littérateurs, philosophes, soyez très réservés avant d'en venir à l'affirmation. La chute du système d'Aristote, proclamé et reconnu comme immuable, par vingt siècles, ne démontre-t-elle pas que, non seulement les savants mais l'univers entier peuvent s'égarer [?] »

⁴¹ Papiers Mercier, ms. 15078 (2 b), f° 31.

⁴² Philippe Hamou, introduction au dossier « Figures de l'anti-newtonianisme (1672-1832) », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, tome LIII, n° 150-1, juin 2003, p. 117.

⁴³ Mercier, *De l'impossibilité*, op. cit., p. 297.

⁴⁴ Papiers Mercier, ms. 15079 (3), f° 16.

Il est en effet essentiel que Mercier, loin d'exercer sa verve à sens unique, n'oublie jamais d'en retourner les armes contre lui-même. Tout au long de cette improbable campagne, il suit une ligne paradoxale qui consiste à affirmer de façon péremptoire l'impossibilité d'un système, tout en suggérant, voire en proclamant qu'il n'est pas vraiment compétent pour en juger. Quand les journaux le ridiculisent et rappellent qu'il n'a pas qualité pour intervenir dans le débat, ils ne font que répéter ce dont Mercier n'a jamais fait mystère. En pleine polémique, il écrit par exemple, à propos des soixante-douze volumes de ses *Œuvres* : « l'on dira qu'il manque dans tout cela un *système du monde ou de l'univers* ; mais si j'avais su un peu de géométrie cela serait fait⁴⁵ »... Ailleurs, il admet n'avoir fait que « feuilleter » les écrits qu'il conteste avec tant d'aplomb⁴⁶. Dans toute cette affaire, le point véritablement étonnant ne réside pas tant dans l'opposition tapageuse aux savants officiels que dans la forme d'argumentation suicidaire qui la sous-tend. Bien plus que de déterminer si Mercier, naguère encore défenseur de Newton, est subitement passé à l'obscurantisme, le problème serait donc plutôt d'interpréter cette façon de scier la branche sur laquelle s'assied décemment le détracteur des astronomes modernes.

Dans ces conditions, l'hypothèse la moins invraisemblable est celle d'un histrionisme qu'on pourrait dire pédagogique. En s'enfermant dans une négation mécanique, qui plus est ostensiblement dénuée d'arguments et qu'il faudrait donc, faute de preuve, croire sur parole, Mercier contrefait l'autorité des astronomes modernes. Leur ambition d'embrasser l'univers en réglant le spectacle du ciel se trouve ainsi parodiée quand l'apprenti savant, nouveau démiurge, s'érige à son tour en ordonnateur des cieux et dispose à sa guise du mouvement des astres⁴⁷. Complaisamment hérétique, il singe les prétentions de la science officielle et renvoie aux savants l'image un peu grimaçante de cet esprit de sérieux qui finit par les gagner. La perspective devient bien alors celle d'une correction des mœurs savantes par le rire : « J'aperçois bientôt le temps où l'on jouera publiquement la farce des *fabricateurs d'univers*. J'en ai déjà fait le premier acte⁴⁸. » Sur ses vieux jours, n'ayant plus rien à gagner ni à perdre, Mercier joue ladite farce et endosse volontiers le mauvais rôle, celui du fou : « Je suis fou, moi ; mais il le faut bien, ils ont pris pour eux toute la

⁴⁵ *Journal de Paris*, 5 ventôse an VII (23 février 1799), reproduit dans *Mon Bonnet de nuit, suivi de Du théâtre*, éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1999, p. 1546.

⁴⁶ Mercier, *De l'impossibilité*, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁷ *Ibid.*, p. XXXII-XXXVI.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 284.

sagesse, les sages de nos jours⁴⁹! » Ce parti-pris, assumé jusqu'au bout, assimile son discours à un éloge de la folie, éloge paradoxal dont la fonction serait d'alerter les « sages de nos jours » sur les effets possiblement pervers de l'hyerspécialisation dans laquelle ils sont en train de s'engager.

En somme, les écrits astronomiques de Mercier s'avèrent difficilement réductibles à un banal accès d'obscurantisme ou même à la manifestation d'un inquiétant relativisme. Sous les dehors d'une provocation systématique, son réquisitoire livre, par petites touches, les clefs de sa propre interprétation. Il vise moins à dénigrer des contenus théoriques, dont Mercier ne cache pas son ignorance, qu'à dénoncer les travers d'une pratique scientifique étrangère au doute et qui, enivrée de ses nouveaux pouvoirs, tend à confondre l'univers réel et la scène du langage mathématique. Ce rapport fétichiste à l'instrument cognitif, parce qu'il favorise une conception exclusive de l'accès à la connaissance, incite à mépriser les études de la nature privilégiant d'autres voies. Le plus frappant est que Mercier, en s'élevant énergiquement contre cette tendance, finit par s'inscrire dans une sorte de non-lieu temporel. Historiquement, il tombe en effet sous le coup d'un anachronisme à la fois double et contradictoire. Anachronique, il l'est d'abord à la façon d'un archaïsme : sa critique des institutions savantes arrive à contretemps, puisqu'elle reproche aux structures académiques ce corporatisme qui avait conduit à leur suppression et que la fondation de l'Institut national avait justement pour fonction de corriger. À l'examen, cet esprit intempestif regarde pourtant plus vers l'avenir qu'il ne s'agrippe désespérément aux vieilles lunes. Cela est vrai non seulement parce qu'il préfigure, par son refus radical de soumettre l'infini au calcul, un aspect central de la révolte romantique, mais parce qu'en dépit de son amateurisme et sans doute bien au-delà de ce qu'il pouvait lui-même concevoir, son réquisitoire contre l'astronomie moderne consonne étrangement avec certaines analyses récentes de ce que l'anthropologue Paul Jorion, dans un ouvrage polémique tourné contre « le mysticisme mathématique », a proposé d'appeler « la construction historique de la Réalité-objective⁵⁰ ». À ce titre au moins, ce curieux épisode de la vie culturelle postrévolutionnaire mérite un peu plus que le mépris qu'on lui témoigne encore trop souvent.

⁴⁹ *Journal de Paris*, n° 242, 2 prairial an VIII (22 mai 1800), p. 1106.

⁵⁰ Paul Jorion, *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, Paris, Gallimard, 2009, p. 227 et suiv.



PIERRE-ANTOINE-NOËL-BRUNO DARU,

COMTE DE L'EMPIRE,

*Membre de l'Institut de France, Ancien Ministre-Directeur
de l'administration de la Guerre, Commandeur de l'Ordre de S^t Benoît de
Saxe, Grand-Croix des Ordres de la Réunion de la Légion d'Honneur,
et de l'Aigle Blanc de Pologne etc.*

Né le 12 Mars 1767 à Montpellier, Dep^t de l'Hérault

à Paris, chez l'Auteur, rue de Touraine, N^o 6 Faub. S^t Germain.

« Pierre DARU, comte de l'Empire », dans MEYER, *Collection complète des portraits des Grands-Aigles et des Grands-Officiers de la Légion d'Honneur...*, Paris, 1810.